Quatrième Année. — N° 113 DIX CENTIMES Du 8 au 22 Janvier

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE
UN AN. . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS. . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION & RÉDACTION
5, Rue Briquet, (Montmartre) — Paris

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER
UN AN. . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS. . . . . 2 —

LA GRACE DE CYVOCT

L'autorité vient d'abandonner une de ses victimes. De tant de malheureux qui, par milliers, souffrent dans les geôles et les bagnes de la République, un de ceux qui furent le plus cruellement et le plus injustement frappés vient d'être rendu à la liberté. Monsieur Felix Faure vient de gracier Cyvoct.

Notre cher et vénéré Président se fait, à cette occasion, décerner des éloges. On loue sa grandeur d'âme, on vante sa clémence, on acclame sa générosité! Pensez-donc! le gendre de Belluot a estimé que quinze années de torture payaient suffisamment le crime d'avoir collaboré à un journal révolutionnaire. Quel homme! Quel cœur! Quel président!

Le retour en France de notre camarade Cyvoct est certes de nature à nous réjouir profondément. En attendant que soient rasées toutes les prisons, détruits tous les bagnes et disparues toutes les présidences, cette concession gouvernementale est un accompte. Si nous ne pouvons pas encore crier victoire, nous pouvons cependant marquer un point et continuer la partie.

Qu'ils sont drôles — et sinistres — les Drumont, les Ranc et autres fumistes, quand ils essaient de s'attribuer le mérite de cette concession aux exigences populaires!

Car c'est au seul esprit de révolte, grandissant sans cesse, dans des proportions que fatalisent la propagande, les événements et les actes, que Cyvoct est redevable de son actuelle liberté. La bienveillance gouvernementale, la générosité des maîtres, les bonnes intentions des puissants.... Qui donc oserait encore y croire?

Notre république se prostituant à tous les czars, confectionnant les lois scélérates, se faisant la complice des tortureurs espagnols, expulsant Del Marmol et Kropotkine, traquant et condamnant les anarchistes, a beau mettre, sur sa trogne hideuse de catin syphilitique, le masque de la générosité, nous ne nous laissons pas prendre à ses sourires et nous ne montons pas chez elle. Qu'elle s'arrange avec ses souteneurs.

La campagne de presse en faveur de Cyvoct et même la possibilité d'une agitation électorale ont pu influencer les *hautes sphères*. Mais journalistes et candidats, courtisans de l'opinion publique, ne se seraient jamais servi de ce tremplin, si l'opinion publique n'avait pas été préparée par l'agitation anarchiste.

Quoi qu'ils en disent ou fassent dire, les députés socialistes ou radicaux ne sont pour rien — au contraire — dans la conquête d'aucune liberté. Politiciens, ils ne peuvent être accessibles ni à la justice, ni même à la pitié, bien moins encore à la révolte. N'est-ce pas, par exemple, au nom de la peur seulement, qu'ils sont intervenus dans le débat, lorsque fut proposé à la Chambre le vote des lois scélérates? « Ces lois que vous « dites viser uniquement les anarchistes, « demandèrent-ils au gouvernement, « ne nous seront-elles jamais appliquées « à nous les élus socialistes, ni à nos « électeurs? » Et sur la promesse ministérielle que ces lois ne seraient jamais appliquées qu'aux seuls anarchistes, et que, par conséquent, élus et électeurs y échapperaient toujours, les parlementaires socialistes se tinrent coi, et même (et surtout) sous le ministère Bourgeois, ils se gardèrent bien de demander l'abrogation de lois qui, loin de les gêner, les favorisent puisqu'elles peuvent à l'occasion les débarrasser de leurs adversaires.

Si donc les lois scélérates ne sont pas appliquées d'une façon encore plus rigoureuse, si l'Inquisition, que nos maîtres rêvent de rétablir à l'instar de la monarchie espagnole, ne fonctionne pas encore ouvertement en France, si enfin Cyvoct a pu être arraché au Bagne, à qui le doit-on?

Aux anarchistes!

Aux anarchistes, aux abstentionnistes, à tous ceux qui n'ayant pas mis leur confiance dans le puéril bulletin de vote comptent sur eux et rien que sur eux pour conquérir non pas la liberté d'un seul, mais la liberté de tous.

Cyvoct est libre : tant mieux! Mais nous ne désarmons pas, et après lui c'est Girier Lorion, c'est tant d'autres, c'est toutes les victimes, que nous voulons — sans exception — faire sortir de tous les bagnes.

Il ne nous faut pour cela que de la volonté et de l'énergie.

Donc nous y parviendrons.

Henri Dhorr.

Douze balles dans la peau

Le journal *La Presse*, dans son numéro du 4 Janvier, publie, entre quelques opinions à propos de l'affaire Dreyfus et sous le titre *Un prêtre énergique*, l'entrefilet qui suit. Nous le reproduisons textuellement :

Chez un prêtre

Un homme, un patriote, à la fois prêtre et soldat, attaché à l'une des paroisses les plus mondaines de Paris, nous a donné ainsi son opinion sur la campagne menée en faveur de Dreyfus :

— Douze balles dans le corps de ce misérable!

Il y a trois ans que j'ai déclaré à Forzinetti — qui déjà insinuait l'innocence de son pensionnaire — que Dreyfus était une horrible canaille... Un vieux troupier comme moi ne s'y trompe pas.

J'ai même déclaré que les braves et loyaux officiers qui composaient le jury avaient dû déplorer de ne pouvoir le condamner au peloton d'exécution...

Quelle boue remuée pour innocenter ce scélérat!

Ah! oui, j'en sais long. Mais j'ai la langue liée par ma situation. Je dois me taire.

Quant au commandant Esterhazy, c'est un brave officier et un parfait honnête homme. La preuve, c'est qu'il n'a pas le sou. Je l'ai connu, et j'en puis parler sans crainte d'être démenti.

Dites-le bien : douze balles!... C'est comme cela que, dans tous les pays, on se défait des traîtres.

Nous reparlerons un peu plus loin de l'*heureux* condamné qui bénéficie d'aussi chrétiennes sollicitudes.

Il n'est pas nouveau, c'est vrai, mais il n'est pas tout-à-fait encore sans intérêt, de constater une fois de plus comment les ministres du Dieu d'amour et de charité continuent l'œuvre d'apaisement prêchée par leur christ.

...« Aimez-vous les uns les autres... Pardonne à tes ennemis... Si l'on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche...» Tout ce programme évangélique nous est connu. Et nous savons comment, à travers les siècles, tous les dépositaires de cette morale apaisante, tous les apôtres de ce grand oubli des injures ont mis en pratique leurs pacifiques enseignements.

Sans jouer de l'*Inquisition* ni de la *St-Barthélemy* (comme font les misérables matérialistes et athées), nous avons, ces quelques *futilités* historiques une fois mises à part, et pour la France seulement, une assez éloquente démonstration de l'œuvre chrétienne.

Depuis le dieu de Clotilde, qui fut dès Tolbiac un si dévoué collaborateur de M. Millevoye, jusqu'au réveil glorieux de l'antisémitisme actuel, on ne saurait accuser l'Eglise d'avoir failli jamais à sa mission conciliante et civilisatrice.

Il n'est pas de siècle, ni de coin du monde où fidèlement on ne la retrouve prêchant, avec la torche et le fer en mains, la paix et l'amour entre les peuples.

Il n'est pas de guet-apens célèbres, d'égorgements profitables, de massacres importants, dans lesquels on ne parvienne à découvrir, gantées de noir, de violet ou de rouge, les griffes de ses ministres ou de ses missionnaires.

Un de plus ou de moins qui appelle aux armes, réclame contre un ennemi, d'ailleurs enchaîné, des fusils, des balles, rien donc à cela d'illogique ni de surprenant!

L'apôtre chrétien dont la *Presse* nous a signalé l'*énergie*, est encore, a-t-elle soin d'ajouter, un patriote, à la fois prêtre et soldat. Elle ajoute *un homme*. Sur ce dernier qualificatif, nous trouvons bon de faire certaines réserves.

Le patriote, le soldat, le prêtre, exercent indistinctement le métier d'assassin. Qu'ils tuent ou désirent tuer, c'est assez compréhensible. Revêtir tour à tour la soutane ou le dolman, manier le poignard ou le goupillon, brandir la croix ou l'épée, sont variétés d'une même fonction, et non contraires.

Quant à l'homme, qui est simplement homme, il éprouve plus volontiers le besoin d'aimer et cède plus instinctivement au désir de vivre paisible.

Comment Jésus a-t-il vécu? a-t-il même vécu? Problème bien moisi. Ce qui est exact et intéressant, c'est que la religion d'amour dont on a fait le lancement sous la raison sociale de ce nazaréen et de ses douze premiers disciples a, sans excès de douceur, envahi le monde.

Le christianisme, contrairement au cliché de ses enthousiastes défenseurs, n'a pas seulement assis son empire universel dans le sable rougi du Colisée. Il a régné surtout dès le jour où les puissants de ce monde ont compris que favoriser et répandre une foi naïve et de résignation imbécile, était infiniment plus précieux que d'en livrer les dupes à la dent des fauves.

Le prêtre *énergique*, dont la *Presse* a colporté l'appel au meurtre du condamné Dreyfus, doit même regretter amèrement d'être né trop tard dans un siècle bien las.

Le cri de *mort aux juifs* a beau retentir d'Afrique en France, c'est bien platonique! Et ça ne vaut pas les apostoliques grillades dont l'île du Vert-Galant et la Grève ont vu les joyeuses flambées.

L'an dernier, à l'église Ambroise, et cette année même, sous le grand hall montmartrois du viscère de Jésus, des révoltés eurent l'audace de jeter à la face des prédicateurs de paix et de charité le seul nom qui leur convient: *menteurs!*

Une telle indignation n'est pas permise dans un lieu public, où publiquement un gredin prêche le mensonge.

Les interrupteurs connurent, depuis le suisse et le bedeau jusqu'au policier et aux chats-fourrés de correctionnelle, la touchante unanimité dans laquelle se retrouvent l'Eglise et l'Etat pour faire œuvre de paix.

Aussi, bien que le droit ne nous soit pas concédé de dire *tue* quand toute la Presse a celui de crier *assomme*, nous répétons ce que trop peu souvent nous avons déjà dit:

Le seul moyen pratique d'arrêter le mensonge sur les lèvres du prêtre et de tous ceux qui en vivent, c'est de fermer une bonne fois les gorges qui le vomissent.

C'est folie que de rêver amendement ou persuasion dans une lutte pareille. Tout au plus est-il permis d'espérer que les uns châtiés, d'autres seront moins tentés de persévérer dans le même apostolat sanglant.

* * *

L'attaché de la *paroisse mondaine* de Paris, chez lequel prêtre et soldat conservent une si grande *énergie*, n'est pas tant s'en faut, le premier qui réclame pour Dreyfus le peloton d'exécution.

Dès l'instant qu'on désigne des gens sans défense et aussi longtemps qu'on ne se dit pas anarchiste, il est parfaitement loisible en France de provoquer à tous les genres d'assassinat.

La *Libre Parole* est, en effet, libre au point qu'elle peut quotidiennement exciter sans périphrases à la destruction des juifs et de leurs propriétés. Ce bon journal a réclamé pour la même victime, non pas les douze balles d'un peloton, mais la balle plus sûre et moins bruyante d'un garde-chiourme.

En Afrique comme en Europe, la haine antisémite a hurlé ses cris de mort contre Israël.

Mais cela n'est pas anarchiste, et par conséquent, cela ne peut être délit de presse ni de tribune.

Par contre, et pour un peu, le fait de défendre les juifs en général et Dreyfus en particulier, est devenu crime.

Les bandes de malandrins qui, sous le nom de *français de France* et les ordres de Drumont, opèrent en compagnie des pleure-Alsace enrégimentés par Millevoye, nous valent ce bel état d'esprit.

Ces infatigables semeurs de haine, ont à ce point ravagé l'opinion, que les plus indépendants, les plus respectés, les plus illustres de la nation ont été couverts de calomnies, assaillis d'insultes menacés dans leur vie, pour avoir osé prétendre qu'un juif condamné pouvait bien l'avoir été sans preuves et sans raison!

A la rigueur on peut croire, paraît-il aujourd'hui dans une certaine mesure, aux erreurs de la justice civile! Mais le militaire, chez qui la profession de tueur d'hommes développe des qualités si vraiment spéciales, est en même temps le seul des juges dont les arrêts ne sauraient être un instant mis en suspicion!

S'inscrire audacieusement en faux contre l'*honneur* de ces soudards et l'impartialité de ces professionnels de l'entr'égorgement, est une nouvelle forme de *trahison* digne des pires châtiments.

C'est ainsi que les Picquart, les Forzinetti, les Scheurer Kestner, les Zola, et tous ceux qui s'affirment avec eux furent dénoncés férocement aux fureurs populaires.

« Naturellement » il y a derrière tous ceux qui défendent le juif et le déporté, un *syndicat* subventionnant leur « monstrueuse » propagande!

Toute la racaille d'écrivassiers tarés et de valets à tant la ligne (la *bonne* Presse) est évidemment persuadée que nul sentiment hardi ne peut s'affirmer s'il n'est payé, et seulement en proportion du bénéfice possible.

Je ne sais pas quel effet ce vieux cliché d'accusation peut bien produire dans les milieux sémites. Chez nous, ça n'est pas de nature à surexciter plus de gaîté que d'indignation.

Nous avons dit assez haut et assez net, aussi fréquemment que l'intolérance policière nous l'a permis, combien la patrie, l'armée, le drapeau, étaient à nos yeux, mêmes iniquités sanglantes dont nous poursuivons la destruction.

Un capitaine ne nous intéresse pas plus qu'une patrie quelconque et nous avons du respect de l'un et de l'autre un aussi tenace mépris.

Mais un homme condamné de la façon la plus fantaisiste par une *justice* sur laquelle nous sommes fixés!

Mais une race opiniâtrément méprisée, traquée et *dénoncée* pour la mort, par d'autres hommes qui vivent des mêmes vices et, pour le moins, ont le même passé criminel à leur actif!

Cet homme et cette race en effet nous intéressent dès lors. Leur sort de persécutés, commun de plus en plus au nôtre, très naturellement et chaudement nous passionne.

Autoritaires chrétiens ou juifs, capitalistes chrétiens ou juifs, officiers chrétiens ou juifs, sont pour nous pareils ennemis. Mais l'opprimé, quels que soient son rang, sa tribu, son pays, devient notre compagnon de misère, notre frère en douleur.

A celui-là nous ne demandons son nom, ni celui de sa terre. Nous lui demandons de mettre sa main dans la nôtre et de serrer ses rangs contre les nôtres.

Dreyfus est l'enchaîné de vos lois, Monde chrétien et Société bourgeoise! vous en avez fait le bouc émissaire des sang, voudriez laver les souillures de vos drapeaux.

Le Juif est la bête humaine contre laquelle vous lancez de nouveau la meute des lâchetés et des haines sociales; celle que vous tenez à dépouiller et tuer.

Peu nous importe que votre valetaille dressée à ne s'indigner que sur commande, à ne dénoncer que moyennant accomptes et ne frapper que contre remboursement, veuille aussi nous accuser de vendre nos colères et trafiquer de nos haines.

Notre indignation vraisemblablement sera longtemps soldée, car elle ne s'arrêtera pas de sitôt.

Elle nous intéressait aussi peu que pas du tout la situation de ce capitaine juif et de sa race, avant que vos fureurs les poursuivent implacablement.

Elle nous intéresse aujourd'hui beaucoup, entendez-le!

Il réclame douze balles dans la peau du *traître*, votre descendant *énergique* des douze apôtres de Jésus! Il y a derrière ce bandit un syndicat séculaire dont le trésor de guerre est resté riche!

Derrière nous, dont vous connaissez les promesses faites à votre puissance, il y a, en effet, un syndicat aussi, dont le trésor de haines est inépuisable.

Nous avons notre syndicat, c'est vrai!

Le syndicat formé des opprimés, des souffrants, des tarés, des parias, des révoltés.

Syndicat dont le capital de misère soutient notre espoir de représailles, et dont les formidables rancunes subventionnent nos énergies.

Nous avons notre syndicat, c'est vrai... qui lâchera prise quand il aura la peau du vôtre.

J. Ferrière.

POURQUOI NOUS N'AVONS PAS PARU

Nous avons adressé, le 7 janvier, à nos dépositaires abonnés et lecteurs, une circulaire les avertissant que nous ne paraissions pas et quelles en étaient les raisons. Etant donné que dans la première quinzaine de ce mois, le service postal du fait de son encombrement particulier peut éprou-

ver des oublis ou des retards, nous reproduisons ci-dessous le texte de la circulaire en question.

Paris, le 7 janvier 1898.

A nos Dépositaires,
A nos Abonnés,
A nos Lecteurs.

Comme nous le laissions pressentir dans notre dernier numéro, nous nous trouvons dans l'impossibilité matérielle absolue de paraître cette semaine.

Mais dès la semaine prochaine, nous reprendrons la publication régulière de notre organe hebdomadaire.

Nous comptons plus que jamais sur la bonne volonté et le concours empressé de tous ceux qu'intéresse notre propagande et qui jugent utile notre besogne pour nous éviter dans l'avenir un nouvel arrêt.

C'est du reste chose facile, pour peu que chacun veuille bien y mettre du sien.

Que chaque dépositaire s'occupe sérieusement de notre mise en vente et nous règle aussi ponctuellement que faire se peut. Que nos abonnés et nos lecteurs assidus propagent notre journal, chacun dans sa sphère d'activité, et nous pourrons continuer un combat auquel, de plus en plus énergiquement, nous donnerons toutes nos forces.

LE LIBERTAIRE

Conformément à la promesse indiquée dans ce qui précède, nous pouvons reprendre cette semaine le cours de notre publication. Mais cette remise en marche, nous ne pouvons le dissimuler à nos amis, ne redeviendra constante et régulière qu'aux expresses conditions signalées dans notre circulaire.

A savoir, d'une part la ponctualité dans les réglements de nos dépositaires; d'autre part l'empressement et la persévérance de tous les intéressés par notre œuvre à propager et soutenir le plus possible notre journal.

Alors, mais alors seulement, que ce soit une bonne fois entendu, nous resterons suffisamment armés pour ne pas quitter la brèche et, sans trève, y poursuivre la lutte.

FINITA LA COMEDIA

Finita la comedia !

Et le dénouement était prévu avant le lever du rideau.

Drumont jubile : le chrétien l'emporte sur le juif. Millevoye ne se sent plus d'aise : l'honneur de l'armée sort intact de cette douloureuse épreuve. Vervoort triomphe : son ami Esterhazy va obtenir le prix Monthyon et lui Vervoort, le ruban de la légion d'honneur.

Nous, nous n'avons jamais désiré, demandé la condamnation de qui que ce soit, puisque notre rêve c'est que, plus jamais, personne ne soit jugé. Aussi nous accueillons l'acquittement par un « tant mieux ! » très sincère.

Mais notre satisfaction ne nous empêchera pas de dénoncer et de flétrir l'odieuse parodie de justice qui vient de se jouer au théâtre du Cherche-Midi.

Les quotidiens peuvent affirmer en chœur que les débats ont été publics et féliciter les membres du Conseil de guerre d'avoir écarté le huis clos total.

Les naïfs peuvent penser que cette concession, arrachée par une fraction de la presse et de l'opinion publique, est une preuve de la volonté qu'avaient les juges militaires de faire la lumière.

Mais tous ceux qui ne se laissent pas illusionner par les apparences comprendront que, de toutes les hypocrisies dont fourmille cette affaire, celle du huis clos *partiel* est la plus grande.

Avec le huis clos *tout court*, on sait à quoi s'en tenir : c'est l'étouffement sans phrases. Le huis clos *partiel* est d'autant plus favorable à celui dont on veut assurer l'impunité, d'autant plus dangereux pour celui qu'on a résolu de perdre, qu'il permet de découper la vérité en tranches et de ne servir que celles qui favorisent le dénouement attendu.

On connait le cas de ces individus qui vous disent : « Demandez moi tout ce que vous voudrez, je suis disposé à vous l'accorder. Je ne fais exception que pour *telle* chose », et qui éliminent précisément la seule chose qui vous ferait plaisir.

Le conseil de guerre a adopté ce système de fourberie.

« Vous saurez tout, dit-il au public ; vous allez tout savoir... sauf, toutefois, ce que disent le colonel Picquart et le général Gonse. »

Or, ce sont justement les dépositions de ces deux officiers supérieurs qu'il était nécessaire de connaître, car c'était — le rapport du sieur Ravary en fait foi — le nœud du procès.

Quelles peuvent donc bien être les infections dont le huis clos partiel a daigné nous épargner les pestilentielles odeurs? . . . . . .

Pourra-t-on jamais savoir ce qui l'emporte, chez tous ces gens-là, de la gredinerie ou de la duplicité?

Somme toute, ils sont dans leur rôle. Tant pis pour les gogos qui coupent dans ces ponts-là !

SÉBASTIEN FAURE.

LES MENDIANTS

Le premier jour de chaque nouvel an fait surgir dans les rues de Paris des bandes de mendiants. Par *philantropie* et *privilège* l'Autorité les tolère. Ils émergent on ne sait d'où. La veille on ne soupçonnait pas leur existence.

Fleurs de misère, ils ont germé dans les carrières, les prisons, les taudis, sur les routes, dans les hangars, sous les ponts....

A les voir, décharnés, tête nue, tendre la main à d'autres hommes, on éprouve toutes les hontes sociales des siècles passés, et aussi toutes les haines. .. Ils apparaissent, au milieu de gens en fêtes, comme un exemple et un scandale de lâcheté, comme un trophée de l'Autorité, royale, religieuse, républicaine et propriétaire. Ils sont les vaincus de l'année qui s'en va et figurent le premier convoi pour la mort.

Dans ces enveloppes d'hommes le ventre et le cerveau sont vides, mais chez ceux qui les regardent sans amour et sans haine, qu'y a-t-il, sinon égoisme et plus grande lâcheté?

Leur extrême détresse forme le pivot social et le moteur nécessaire à l'extrême opulence du riche. Ils sont des produits inévitables dans une société bourgeoise; si ce n'étaient eux, les mendiants, ce seraient d'autres.

Ils ne sont pas plus lâches que nous qui, mieux armés, ne faisons rien pour notre délivrance et la leur.

Une détavorable rencontre de multiples circonstances adverses, de malechances s'est abattue sur eux, les a entrainés terrassés, vers le gouffre. Par atavisme, naissance, éducation, chômages, maladies, affaiblissement intellectuel et mille autres déboires ils ont été les plus faibles et, dans le grouillement social, ils sont restés en dessous, les plus écrasés.

***

Leurs vêtements sont devenus des loques; les chances de trouver du travail se sont éloignées... Souvent même, c'est aussi pour avoir consenti un travail trop dur et non rémunérateur, qu'ils se sont par trop usés rapidement, et sont tombés dans l'irrémédiable misére. Leurs amis se sont lassés de les aider.... de la pièce de cent sous prêtée, ils sont descendus à celle de 0 50 c. Durant cette période, cette chute, les minables ont fait de vains efforts, se sont accrochés aux plus minces espoirs, ont lutté jusqu'au sang, mais la fatalité économique les rejetait sans cesse au dernier échelon, vers la mendicité....

Ils se sont adressés à des gens qu'ils ne connaissaient pas, ont demandé du pain dans les boulangeries, chanté dans les cours, vendu des journaux, porté des colis, *gagné* par ci par là quelques sous. Leur carcase s'est déprimée. Leur cerveau halluciné par l'anémie, la faim ne voyait plus que des aumônes.... et des ombres humaines qui ne leur devaient aucun compte dans ce luxueux désert, plein de ripaillles, appelé Paris.

On leur a enseigné les asiles de nuit, les maisons où l'on distribue des soupes, du pain et quelquefois *un sou*, ils y ont couru et sont devenus des professionnels de la mendicité.

La police les a arrêtés, expédiés au dépôt, à Nanterre. Ils ont été condamnés puis relachés. arrêtés de nouveau et relachés encore, jusqu'à ce que la relégation les atteigne ou, qu'enfin, la mort les délivre.

Ceux qui ont la bonne fortune d'être infirmes ou malades passent, durant l'année, quelques jours de paix relative dans les hôpitaux. Il y en a qui volent pour obtenir la prison; d'autres simulent la folie et se font volontairement interner dans les asiles d'aliénés....

En face de cette plaie sociale les anarchistes seuls logiquement s'émeuvent, les riches et les imbéciles ne manquent pas d'arguments pour l'excuser : « Trouve du travail qui veut... » disent-ils, « Il n'y a que les fainéants qui crèvent de faim.... » « Il y a des mendiants qui sont riches.... » « C'est un bon métier.... etc »

Ils citent les faits divers des journaux qui relatent qu'un commissaire de police a découvert des liasses de billets de banques dans le grabat d'un mendiant mort de faim, et le public répète ces insanités.

Des romantiques littérateurs, *anarchistes* (?) célèbrent — imitant leurs ainés — la vie heureuse des vagabonds, des cheminaux, des gueux. Ils se trompent étrangement, Cette vie n'est belle que dans les romans; chaque jour le ventre a faim et le corps a besoin de repos. Comment jouir de la nature, des couchers de soleil, du murmure du ruisseau et du frémissement des arbres quand l'estomac crie famine et la fatigue endolorit nos membres ?

Il leur faut tirer le pied de biche aux portes des riches, *piloner* pour manger un peu, et recourir aux *autorités* pour coucher.... a la poste.

Je connais un compagnon — Oh ! Je puis bien dire son nom, il ne m'en voudra pas, le père Gallau, qui avant d'être anarchiste, en plein hiver, avec six enfants sur les bras, sans feu et sans pain, croyant en Dieu, se décida à mendier.

— Sais-tu, me dit-il, combien j'ai récolté ? — Un sou, et ma femme autant, il n'y a pas de métier plus dur et moins lucratif, — Je le crois sans peine. Il pourrait devenir bon le jour, où nous *mendierions* une trique à la main.

CONSTANT MARTIN.

LES SERVICES PENITENTIAIRES

Lorsque nous disons son fait à la Magistrature bien des personnes croient le plus sincèrement du monde, que notre haine contre les actes odieux de ces enjuponnés qui ne condamnent la plus part du temps que sur des présomptions, n'est pas légitime !

Des hommes de bonne foi se disent : « il y a des individus qui dans la société constituent un danger pour les autres, et alors nos gens de justice armés de la loi interviennent et par une condamnation enferment et relèguent ceux qui par leurs exactions successives troublent *l'ordre social*, et ces hommes ajoutent : « là, ces brebis égarées, ces dégénérés, ces malades, sont constamment entourés de soins; on se préoccupe de la qualité de leur nourriture, du confortable, de leurs vêtements, de l'état sanitaire des locaux qu'ils habitent, et aussi de leur relèvement moral ! Et alors on présente le détenu comme un être relativement heureux puisque la Société (si maternelle toujours) ne se venge pas du tort qu'il lui a fait, mais au contraire ne cherche par de bons procédés, des exemples de bienveillance continuelles, des améliorations permanentes qu'à réconcilier ce révolté contre les lois avec elle.

Tous ces dires sont autant de duperies, de mensonges et d'infamies. Qu'on en juge : « A Baulieu (Calvados), à la maison centrale des réclusionnaires, la mortalité atteint *10 0/0 l'an*. Ce bagne contient environ 800 malheureux qu'on astreint à un travail pénible, travail rétribué à des prix exhorbitants de bon marché. Les détenus travaillent 10 heures l'hiver, 11 heures l'été, et gagnent 1 fr. 25 à 1 fr. 50 par jour; sur ce salaire l'administration prélève les 5/10 soit la moitié; ceci pour les plus favorisés, les autres touchent un dixième en moins par chaque condamnation antérieure ce qui fait qu'il y a des détenus qui n'ont pour le travail d'une journée qu'un dixième, soit 3 sous. Ce n'est pas tout, la moitié de cette somme est versée au pécule dit de réserve, qu'on leur remet à leur sortie (quand ils sortent vivants).

Les plus favorisés peuvent donc disposer par jour de 35 centimes et les moins de 7 cent. 1/2. Mais me disait-on ils sont nourris. Ah ! ceux qui croient cela, je voudrais qu'ils puissent pénétrer incognito à l'improviste à l'heure des repas dans une prison n'importe laquelle. Ils verraient comment les prisonniers sont servis !

Quelques légumes, haricots, pommes de terre ou riz au fond d'une gamelle, légumes véreux pourris pour la plupart préparés avec une graisse moisie, verdâtre. C'est dégoutant ! Tel est le *dîner* du soir, le matin un 1/2 litre de *bouillon* fait avec un de ces légumes là (en moindre quantité, bien entendu) car, le soir la ration réglementaire ne doit être que de 0 25 centilitres de légumes, *on ne les a jamais*.

Ces chiffres et faits sont rigoureusement exacts.

On peut donc affirmer qu'en France *on meurt de faim dans les prisons*, car ce n'est pas avec les 7 centimes 1/2 ou les 35 centimes même que les détenus achètent à la cantine où ils sont volés, là encore, dans la proportion de 60 0/0 au moins. (Je n'exagère toujours pas !) de quoi se soutenir suffisamment. Serait-ce que le pain compenserait ? C'est chose pareille, si elle n'est pire. Ce n'est pas du pain, c'est une boule où l'on découvre en l'ouvrant, des raies blanches ou vertes, il sent l'aigre le moisi et comme blancheur, c'est la conscience d'un juge !

Non content de cet empoisonnement lent, mais sûr, il y a les mauvais traitements. Le moindre geste, le pain sec, le cachot où même des coups de clefs et révolver au poing. Si on proteste, ne serait-ce que par la parole, on est baillonné, roulé de coups. On laisse un homme tout pantelant, gémissant de douleur des nuits d'hiver, par des températures de 15 degrés au-dessous de zéro avec une simple chemise, sans paillasse, sans couvertures (ces faits je les ai constatés à la prison départementale de Caen, ils étaient commandés par le gardien-chef Poisson (un alcoolique invétéré, un fou) et perpétrés par les gardiens ses sous-ordres. Un volume ne suffirait pas pour raconter toutes les monstruosités qui se commettent dans ces maisons et colonies pénitentiaires. On assassine de toutes façons dans ces Géhennes sûr que sont de l'impunité les fonctionnaires qui accomplissent ces monstrueux attentats, car rien n'en transpire au dehors. C'est le tombeau, le sépulcre social, ces prisons !. En quelques années, en quelques mois parfois, des hommes entrés jeunes, sains, vigoureux, en sortent comme des squelettes, et les plus favorisés y ont contracté une maladie d'épuisement dont ils ne peuvent plus se relever. Conséquemment n'ont plus la force et la volonté nécessaires pour jeter un cri d'alarme contre ces mortelles horreurs.

Mais des faits aussi ignobles ne suffisaient plus, des tortures pareilles n'étaient pas assez cruelles, il fallait quelque chose de plus horrible; les gouvernants l'ont trouvée. Oui, il fallait compléter, parachever cette œuvre abominable et les colonies pénitentiaires furent créées. D'abord celles d'enfants où pour une vétille, une gaminerie, un larcin de quelques noix on les exilait pendant le temps où ils avaient le plus besoin de leur liberté et d'où ils sortent corrompus, gangrenés tant moralement que physiquement. Puis celles réservées aux adultes Ah ! celles-là effroyables. On n'en revient pour ainsi dire jamais. Au milieu d'atroces souffrances, c'est la mort à bref délai et si elle ne vient pas assez vite, le révolver du garde chiourme vous casse la tête, c'est permis, c'est si loin ! où bien si physiquement on résiste, on devient fou !

Laissons parler un des rares qui ont pu s'en échapper (*le relégué Petit-Jean*, évadé de la Guyanne). Sous la surveillance de Corses impitoyables nous devons détricher les forêts qui bordent le fleuve Maroni : ouvrage inutile puisque le sol *est improductif*. Serait-il fertile que les hommes n'auraient pas la force de cultiver la terre ou de travailler le bois; dévorés par la fièvre le jour, nous ne pouvons dormir, la nuit, dans les cases, ouvertes aux insectes, dans lesquelles on nous entasse par cinquante. Aussi sur 1,200 relégués, *8 à 900 sont toujours malades*; à peine trois cents sont *à peu près valides*. Il ajoute : Il *y a plus de morts au cimetière que de vivants dans notre camp. Ceux-ci sont des squelettes vivants ; il ne se passe pas de jour qu'il n'en tombe un. Quand j'y pense j'en ai des frissons par tout le corps.*

Il termine en disant : *Cependant le directeur de la relégation Campana a recruté parmi nous une vingtaine de musiciens. Il les fait jouer la nuit près de sa case.* (Oh la sinistre canaille !) *et les surveillants viennent les entendre et les regarder riant à gorge déployée en regardant ces pauvres relégués qui n'ont même pas la force de souffler dans leur instrument. Il n'est pas rare d'en voir tomber un; on l'emporte à l'hôpital et la représentation continue. Ils disent que les cadavres, ça engraisse la terre.*

Hein, est-ce assez féroce ? Qu'en dites-vous partisans de gouvernements. Et nous sommes en République ? Allons voyons, députés, sénateurs, prêtres, magistrats, êtes-vous assez coquins pour ne pas élever la voix devant de pareilles tortures.

Ces relégués ce sont des hommes faits de chair et d'os comme vous, ce sont des êtres humains, *vos semblables*, quoique vous disiez. Et toi surtout magistrat, qui condamne à de pareils supplices, à une pareille mort des hommes que la société (dont tu es le soutien le plus hypocrite et le plus implacable) a jetés dans tes bras, sais-tu bien ce que tu fais ? Prends garde l'humanité, à toi plus qu'aux autres demandera compte de tes forfaits, mais toi tu n'es pas que la machine, le bras mais tu es le feu, la tête, qui les mettent en fonction. Ah tu t'arroges le droit de juger et de défier au nom de la loi, cette chose irresponsable derrière laquelle tu te caches), le monde entier depuis des siècles, c'est dangereux, réfléchis. Oh naïfs que je suis, tu ne réfléchiras pas, tu en est incapable, alors attendons que le déluge des haines te submerge, afin que ton cadavre à son tour serve d'engrais et avec les cadavres de tous ceux de ton espèce. Ce sera le seul *service* que, *devenu* charogne, vous rendrez enfin à la terre.

BROUSSOULOUX.

UN LIVRE

Après le récent colportage d'écrits relatés, de commentaires stipendiés où s'épanouissent les hypocrisies des « gens de métier ou de maison », les réticences cauteleuses de cette « dame voilée » qu'est la Presse aux gages du service public, après tant d'ordures panachées et de fumier patriotard remué à la pointe du sabre par nos bouviers régnants, l'on éprouve une intense satisfaction, une sorte de détente douce, de bienfaisant appaisement à lisant le dernier livre (1) de notre camarade Elisée Reclus !

De l'autre côté du cloaque, au-dessus de ce sabbat de vices, de cette ronde infernale, au-dessus de cet amas de corruption où, ça et là, sur le tas, scintille le clinquant de l'or assassin, au dehors de cette géôle autoritaire où se choquent et s'entrechoquent appétits et passions déchaînés et dans laquelle nous traînons le boulet des iniquités, peut donc exister un Eldorado où l'on

(1) Evolution, Revolution et Idéal anarchiste 1 vol., chez Stock

plaiderait plus, où l'on ne mentirait plus, où l'on ne tyraniserait plus, où l'on n'assassinerait plus, où les intérêts de chacun coordonnés par l'intérêt général viendraient se confondre au sein de l'universelle harmonie ?...

Des pages de ce livres se dégage une sensation de parfaite droiture, de bonté simple, de haute probité et aussi de parfaite sagesse révolutionnaire.

Pour un savant de la taille d'Elisée Reclus, la simplicité n'est pas un mérite vulgaire, il faut en avoir beaucoup pour avoir celui-là.

Cet arôme d'au-delà fleurant bon l'espoir, la vérité, la vie, on le respire goulûment. Telle la brise d'air pur du matin, bue avidement par les malades d'une chambrée d'hôpital, empestée par les émanations de la nuit.

Quoique éminemment déductive, l'argumentation de Reclus n'est pas seulement faite d'impitoyable logique ; elle est synthétique de raison et de sentiment: la raison qui démontre, le sentiment qui persuade.

Les révolutionnaires à esprit géométrique s'appliquant à ne manier que des abstractions et à faire du raisonnement un exercice d'alignement, toujours de rectitude merveilleuse, je le leur concède, ne peuvent rien comprendre aux choses de la vie. Ils ne savent pas compter avec la réalité qui n'est jamais semblable à l'idéal.

Celui qui voudrait porter la rigueur géométrique dans les rapports sociaux ne commettrait que sottises et cruautés. Une société qui ne vivrait que d'évidence, qui ne manierait que des vérites abstraites froides et mortes, des vérités sans corps ; une société où la raison régnerait en tyran, qui ne laisserait aucune place au cœur, au sentiment, serait une société barbare, portant en germe son principe mortel. Le bien, le vrai lui-même en seraient exclus, car le vrai ne s'adresse point seulement à la raison ; à l'aide du beau, il saisit le sentiment, l'éclaire et l'échauffe.

Ce fut le cas de la société révolutionnaire de 89 et plus particulièrement de la période thermidorienne. C'est aussi le cas de notre société actuelle, codifiée et militaire.

« On voit bien, écrit Reclus, que nous vivons en un siècle d'ingénieurs et de soldats, pour lesquels tout doit être tracé à la ligne et au cordeau. « L'alignement », tel est le mot d'ordre de nos pauvres d'esprit qui ne voient la beauté que dans la symétrie, la vie que dans la rigidité de la mort ».

Révolutionnaires, sachons nous garder au moral, nous aussi, de cet esprit d'alignement. N'oublions pas que le « moi » est synthèse de raison et de sentiment. Adressons-nous à la conscience de l'homme, laissons à la brute politique le soin de n'en flatter que les instincts.

Voilà pourquoi, nous explique Reclus les foules n'ont pu faire jusqu'ici que des révolutions instinctives et non des révolutions conscientes. Et c'est là, la raison de leur perpétuel échec.

L'auteur d'*Evolution et de Révolution* nous démontre ensuite que l'émancipation des travailleurs devra être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. « Contrairement aux prétentions des hommes dits « providentiels », les progrès humains ont été accomplis grâce à la propre initiative des révoltés ou des citoyens à conscience libérée. »

Notre camarade dit leur fait aux fantoches du parlementarisme calmant l'impatience des foules en les bernant du mot « évolution » dont la signification est toujours si mal comprise, parce qu'elle est mensongèrement expliquée.

« Si le mot d'évolution est accepté volontiers par ceux-là mêmes qui voient les révolutionnaires avec horreur, c'est qu'ils ne veulent pas se rendre compte de sa valeur, car de la chose elle-même ils ne veulent à aucun prix. Ils parlent bien du progrès en termes généraux, mais ils repoussent le progrès en particulier... Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des Césars qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches et des maîtres, à se faire les courtisans des Césars et... à faire partie du troupeau conduit par les bergers, bons ou mauvais, au désespoir, à la mort.

Elisée Reclus a modernisé son exposé, son ancienne brochure diluée, de tous les exemples ou réflexions que lui a conférés le présent. Révolutionnaire avant tout, son argumentation sociologique est subordonnée à la question économique.

« Les conditions mêmes de la vie nous dictent le vœu capital. Les cris, les lamentations qui sortent des huttes de la campagne, des soupentes, des mansardes de la ville, nous le répètent incessamment. « Il faut du pain ! » Et nous revendiquons pour tous les hommes, non-seulement la pourriture, mais aussi « la joie », c'est-à-dire toutes les satisfactions matérielles utiles à l'existence, tout ce qui permet à la force et à la santé physiques de se développer dans leur plénitude. »

Cet idéal du « pain pour tous » n'est point une utopie. Pour nous porter tous sur son sein, la terre est assez vaste: pour nous faire vivre tous dans l'aisance, elle est assez riche. Elle peut donner assez de moissons pour que tous aient à manger, elle fait naître assez de plantes fibreuses pour que tous aient à se vêtir; elle contient assez de pierres et d'argile pour que tous puissent avoir des maisons. Tel est le fait économique dans toute sa simplicité.

L'homme ne vivant pas seulement de pain, Reclus fait le procès de l'Église abrutisseuse qui, dans un autre domaine de notre idéal « nous prêche la parole de Dieu » et de l'Etat complice nous prônant « l'obéissance aux lois ».

« Plus de pape pour mettre les écrits à l'index! Plus de rois ni de princes pour demander un serment d'allégeance, ni de chefs d'armée pour exiger la fidélité au drapeau; plus de ministre de l'instruction publique pour dicter les enseignements, pour désigner jusqu'aux passages des livres que l'instituteur devra expliquer. Plus de juges pour forcer un témoin à prêter un serment ridicule et faux, impliquant de toute nécessité un parjure par le fait même que le serment est lui-même un mensonge. Plus de chefs, de quelque nature que ce soit, fonctionnaire, instituteur, patron ou père de famille, pour s'imposer en maître auquel l'obéissance est dûe. »

Dans les derniers chapitres, étude fouillée de la situation évolutioniste révolutionnaire, l'auteur fait l'historique de l'Internationale des travailleurs et en appelle de tous ses vœux le complet avènement. Il établit l'impuissance, l'inefficacité des grèves partielles, l'incompétence révolutionnaire des coopératives et citant comme une date mémorable dans l'histoire de l'humanité, la saisie des usines par les drapiers grévistes de Vienne et « l'Association anarchiste de Montreuil » prône, comme l'idéal acclamé, l'appropriation du sol et des usines.

Ouvrier prends la machine,
Prends la terre, paysan !

Déplorant l'égoïsme féroce, l'âpre cupidité des dirigeants qui ne sont même plus capables des mouvements de générosité de leurs aïeux de 89, Elisée Reclus termine en sonnant la diane du ralliement pour l'assaut définitif. « C'est aujourd'hui, demain peut-être, que viendra la catastrophe. Balthazar est au festin, mais il sait bien que les Perses escaladent les murailles de la cité ».

Noble et éloquent plaidoyer de revendication pour les faibles, virulent réquisitoire dressé contre les puissants, tout de sobriété, d'expérience révolutionnaire et de maîtrise scientifique.

Nos camarades auront à cœur de le lire, le bien connaître et le propager.

E. Janvion

Samedi 22 janvier

à 8 h. 1/2 du soir

SALLE DE L'HARMONIE

70, Rue d'Angoulême

SOIRÉE FAMILIALE

ORGANISÉE PAR

Le Libertaire

PREMIÈRE PARTIE

CONCERT

Avec le concours des Poètes et Chansonniers Montmartrois dans leurs œuvres; d'Artistes des Concerts et Théâtres de Paris.

DEUXIÈME PARTIE

BAL DE NUIT

A grand orchestre

Entre le Concert et le Bal, conférence par :

HENRI DHORR

Nous publierons dans notre prochain numéro, le programme détaillé de cette soirée.

UN CONGRÈS

des Socialistes Hollandais

Le congrès des démocrates socialistes révolutionnaires Hollandais (socialistenbond) s'est tenu à Rotterdam les 25 et 26 décembre.

Les révolutionnaires Cornelissen et Domela Nouvenhuis avaient donné une conférence le 24 décembre sur ce sujet : « Que veulent les Socialistes Révolutionnaires ? » Le premier a condamné nettement l'action parlementaires et affirmé que les ouvriers doivent régler leurs affaires eux-mêmes. Le second a fait le procès du socialisme d'Etat.

Le congrès qui s'est tenu le lendemain et surlendemain a répudié nettement toute action parlementaire et a engagé les travailleurs à s'abstenir dans toute élection.

Voilà certes de la bonne besogne, qui ne manquera pas (nous l'espérons) de faire réfléchir les organisations socialistes ou ouvriers de tous les pays.

Mais que vont dire maintenant nos socialistes révolutionnaires à l'eau de rose ; Que les démocrates Hollandais sont des soutiens de la bourgeoisie, des agents du gouvernement, des mouchards, toutes épithètes gracieuses qu'ils décernent à ceux qui ont assez de virilité, d'indépendance et de conviction pour ne suivre aucun pontife et pour ne se laisser embrigader dans aucune chapelle. Peu importe les insultes de ces politiciens plus ou moins ministrables, la vérité se fait jour malgré eux et tôt ou tard les hommes de bonne foi s'aperçoivent que dans ces fameux groupes ou comités politiques il n'y a que deux catégories d'individus : les ambitieux et les inconscients.

Nous sommes donc heureux de signaler aux camarades l'attitude si fière et si indépendante des démocrates révolutionnaires Hollandais, ayant fait dans cette circonstance œuvre d'hommes libres il ne s'arrêteront pas en si bonne voie.

C'est donc un nouveau contingent de camarades à l'horizon.

B***

THÉATRE DE L'ŒUVRE

Revizor ou *l'Inspecteur Général*. Essai de vaudeville en cinq actes par M. Gogol.

Gogol n'est pas le diminutif affectueux du titre asiatique sous lequel Audran musiqua sa joyeuse opérette. C'est le nom très sérieux d'un employé vers le commencement du siècle, à l'administration impériale russe. L'employé mécontent fit dans son *Revizor* une critique si forte et tellement subversive des mœurs administratives de son gouvernement, qu'elle lui valut du Tsar des félicitations chaleureuses et une chaire d'Histoire.

Gogol a pourtant, dans la suite, fait plus et mieux.

. . . . . .

Mais si vous voulez bien, pour cette fois, nous parlerons d'autre chose.

J. Ferrière

LIGUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE

Liste Dumont, d'Amiens, adressée par Froidure : Un partisan de l'école, 0 15. — Un partisan de l'école, même somme. — Les curés dans la m..., 0 25. — Et tous les enjuponnés, 0 15. — Fonfouse emm... la bourgeoisie, 0 15. — Dramon, 0 50. — Un lénardeur, 0 25. — G. Dumont, 0 25. — 3 aspirants de l'Anarchie, 0 50. — Cent quatre en chaussure, 0 25. — Un jeune anarchiste, 0 15. — L'artilleur, 0 20. — Un revolté, 0 10. — Un enfant de la nature, 0 15. — Goullencourt, 0 10. — Anonyme, 0 20. — Moi, 0 10. — Toi, 0 10. — En attendant le soleil rouge, 0 50. — Total : 4 fr. 35.

Liste Fouques. — La Seyne-sur-Mer : Pour développer les idées nouvelles, 0 30. — Sus à l'autorité morale, 0 30. — N'en faut plus, 0 30. — Un anarcho, 0 50. — L'émancipateur, 0 50. — Pour l'éclosion de la société future, 0 50. — Lady Nanite, 0 20. — Plein le dos, 0 30. — Un compluchard, 0 40. — Un abruti, 0 20. — Total : 3 fr. 50.

Liste Marot, Nogent : 5 fr. 75.

Quête hebdomadaire d'un atelier, 3 fr. — Marseille. Groupe du sou pour l'école libertaire de Mempenti, 4 fr. — Un camarade, 1 fr. — Quête hebdomadaire d'un atelier, 4 fr. 50. — Pour renover les cerveaux pourris par les préjugés Patrie et Religion, 6 fr. 45. — Julien, 5 francs. — Quête hebdomadaire d'un atelier (fin d'année), 93 fr.

Erratum. Dans notre numéro 111, les sommes ci-dessous, destinées à l'école libertaire ont été, par erreur, confondues avec la souscription pour le journal :

Joseph Martin, Oakland, E. V. 3 fr. — Collecte Hugues Victor, Puget-Ville. 2 fr. — De la 1re liste, Fernand Paul, d'Alais, 9 fr. (dont le détail est à la souscription du journal). — B., pour l'école libertaire, 1 fr. — De la liste Villemèjane, Nimes, 0 20. — Collecte du bar des Vignobles, Marseille : 6 fr. 75.

Solidarité

POUR LA MÈRE DE CALLIS

Collecte faite par les camarades de Jaillieu, 3 fr. 05.

POUR LA PETITE FILLE DE DECAMPS

Un groupe d'ouvriers de la rue de Cléry, 82 fr. 50.

Escamoté à Mlle Marthe qui sera des nôtres, 0 fr. 75.

Par erreur, n'a pas été mentionnée une somme de 3 francs, adressée le 13 décembre par E. Million, de Marseille, au nom des *solidaires* pour le camarade G. Rebut, gérant du *Libertaire*.

POUR LE "LIBERTAIRE"

— Remerciements à un cantonnier, 1 fr. — Un Havrais, 0 20 c. — Fouquet, à Lille, 0 20 c. — Pour afficher le « Libertaire », un mitron, 0 10 c. — L.-B.-I. Iselgem, 0 50 c. — V.-C. Saintes, 1 fr. — Million, Saint-Aubin, 1 fr. 50. — 3 amis de Vaillant, 2 fr. — Un libertaire, 0 20 c. — Pour la bonne cause, 1 fr. — Deux amoureux, 1 fr. — A.-D. Bordeaux, 1 fr. — J. Auret, 1 fr. 05. — Pour le Libertaire victorieux, 0 50 c. — Spertini, faïencier, à Lille, 0 20 c.

Liste des camarades de Cavaillon. — Bénistran, 0 75 c. — Moulin Louis, 1 fr. — Laurens Martin, 0 50 c. — Etienne A.-P., 1 fr — Imbert, 0 50 c. — Mort aux capitalistes et bourgeois, 0 15 c. — Car ces tas de fumistes nous donnent trop de tracas, 0 15 c. — S'il faut livrer bataille, marchons, 0 15 c. — Détruire cette canaille : en tête Sabria Batistin, 0 15 c. — A bas la calotte, 0 25. — Bray Louis, Du Thor, 0 25 c. — Un garçon de café qui n'aime pas les patrons, 0 50 c. — Un libertaire, 0 25. — Breuille, 1 fr. — *Vive l'anarchie*.

Total : 6 fr. 60c

Collecte Vincent. — Marseille, fête familiale du 24 décembre à la salle Bauchard, 1 fr. — Détail des 2 listes Fernand Paul, Alais (Gard). — Fernand Paul, 3 fr. — Alexis, 1 fr. — Bertrand, 1 fr. — Un compagnon, 1 fr. — Un paysan, 0 50. — G., 0 50. — D., 1 fr. — R. Parsons, 0 50. — S., 1. — X., 0 50. — Un épicier, 0 50. — P. F., 0 50. — Th. L., 1 fr. — L. Voiling, 1 fr. — E. L. 0 50. — Mlle Louise, 0 50. — Un sueur, 0 50 c — Un pomadin, 0 50 c. — Un casse cailloux, 0 50 c. — La Boulange, 0 50 c. — Un facteur rural, 0 50 — B ès Henri, 0 30. — Un qui voudrait voir la gouvernance dans 100 pieds de m..., 0 50. — Lemanchot, 0 50 c. — Un libertaire, 0 50. — Un maçon, 1 fr. — Un anti-religieux, 0 50.

Total 20 fr. 20 (dont 9 fr. pour l'*Ecole Libertaire*).

R. D. Paris. — Pour continuer la lutte, 0 50 c. — Par Fouques : un dégoûté de la société actuelle, 0 50. — J. Cautillon, 2 fr. 10. — Les camarades de Jaillieu, 0 50. — Liste Marot, de Nogent : 4 fr. 25.

TOURNÉE HENRI DHORR

Les camarades de Chalon-sur Saône, Macon, Villefranche, Lyon, Saint-Etienne, Roanne, Annonay, Grenoble, Romans, Avignon, Arles, Aix en Provence, Marseille, Toulon, etc., et les localités environnantes ou intermédiaires, qui voudraient s'organiser des conférences sont priés d'écrire sans retard à Henri Dhorr, au Libertaire, *5, rue Briquet*, Paris.

NOTA. — Nous ne pouvons, faute de place, publier les listes complètes jusqu'à ce jour; le reste paraîtra dans notre prochain numéro.

CONVOCATIONS

et Communications

Paris

Groupe d'études sociales des Libertaires des Xe et XIe arrondissement.

Réunion tous les lundis à 9 heures, salle Belpaire, 164, avenue Parmentier.

Camarades,

Notre programme se résume à nous instruire.

Notre but est de démolir les préjugés de **Patrie, Religion, Capital, Gouvernement.**

Lundi 17 janvier. — causerie par Brousse.

---

* A partir du lundi 10 janvier, les groupes libertaires abstentionnistes des XIXe et XXe arrondissements, se réuniront tous les lundis et samedis régulièrement, aux lieux et heures indiqués chaque semaine, par *Le Libertaire*, le *Père Peinard* et les *Temps Nouveaux*.

On s'occupera exclusivement de propagande antimilitariste et anti électorale.

Toutes les candidatures sans exception seront combattues. Une collecte faite à chaque réunion servira à la publication de manifestes et la distribution de passe-partout dans le double but désigné ci-dessus.

Nogent-sur-Marne, Le Perreux

Les lecteurs du *Libertaire*, du *Père Peinard* et des *Temps Nouveaux* sont priés de se rendre, le dimanche 16 janvier, à 2 heures, chez M. Tasse, marchand de vins, rue des Jardins, à Nogent. — Urgent.

Aubervilliers

Bibliothèque sociale des Quatre-Chemins. — Réunion tous les samedis à 8 heures et demie du soir, chez Bombail, 11, rue des Ecoles.

Limoges

Le groupe « la Jeunesse libertaire » se réunit tous les dimanches, à 2 heures et demie de l'après-midi, 3, place du Champ-de-Foire, restaurant Brousseaux, au premier étage.

Tous les anarchistes sont invités.

MARSEILLE. — Les brochures, les chansons et les journaux libertaires sont criés et portés à domicile, par le camarade Coradi, J.-B.

PETITE CORRESPONDANCE

— R. Larch... Paris (Le Drôle) Pas très exact... il y a maintes occasions meilleures de prendre M. Tout le monde en flagrant délit de lâcheté.

Georges-Georges — Paris — paraîtra dans le numéro 114.

— *Deux poids, deux mesures*, Marseille. — S. K. — Nous ne pouvons insérer sous la signature apocryphe d'une personnalité connue. — La propagande religieuse est un *moyen* important de colonisation, mais non plus aujourd'hui la *cause* unique des expéditions coloniales.

— P. P. voyageur de commerce qui nous adresse une demande de brochures de Buxy le 20 décembre, est prié de nous dire ou les lui adresser actuellement, le paquet nous étant revenu. —

Sauvage — Roubaix — Quelle brochure ? Un mot dès que tu pourras. —

— Bourey, F. square, Londres. — Avez-vous reçu vos brochures ? — Nous n'avons pas en ce moment *la guerre et le service obligatoire* de Tolstoï.

— Daniel, Béziers — Erreur possible dans les envois. Veuillez nous rappeler le titre des brochures.

— F. C. Wrexham, Deubigh, Angleterre. — Envoyons deux brochures seulement, celle de l'*Immoralité du Mariage* étant encore sous presse — Envoyez mandats anglais.

J. C. La demoiselle, dites-vous, désire le le mariage légal dans la crainte d'être lésée par la famille de son amant si celui-ci venait à mourir. Et vous vous demandez s'il existe un moyen de rassurer cette jeune fille, de lui offrir une garantie en dehors du mariage oficiel. Tout engagement écrit ou verbal, légal ou religieux, officiel ou privé, est incompatible avec la liberté de l'amour. Et il n'y a que l'amour libre sans obligation, sans sanction, *sans conditions* qui puisse échapper à l'immoralité. La prostitution commence où commence l'intérêt et ne cesse qu'avec l'amour pur et simple. N'écouter que son cœur et ses sens, sans calcul, sans arrière pensée, voilà l'amour. Se donner en échange d'une pièce de cent sous ou d'un engagement, c'est toujours des conditions c'est toujours se vendre.

L'Imprimeur-Gérant : LAFOND
55, rue d'Hauteville, Paris

AU TIVOLI WAUX-HALL

12, RUE DE LA DOUANE, 12

LE SAMEDI 15 JANVIER 1898, A 8 HEURES ET DEMIE DU SOIR

GRANDE

REUNION PUBLIQUE

ET CONTRADICTOIRE

Organisée par le journal LE LIBERTAIRE

ORDRE DU JOUR :

LE HUIS CLOS

ORATEURS INSCRITS :

SÉBASTIEN FAURE **LOUISE MICHEL**

HENRI DHORR **BROUSSOULOUX** **TORTELIER**

AUX HOMMES LIBRES !

Ce n'est pas en raison des intérêts particuliers en jeu que l'ignoble comédie judiciaire du Cherche-Midi nous passionne.

C'est à cause des questions d'ordre général qu'elle soulève.

De Dreyfus ou d'Esterhazy, quel est le traître ? — Nous l'ignorons.

Hormis ceux qui sont résolus à ne rien dire, nul n'est en état d'apporter des preuves.

Ce qui est certain, c'est que ces deux affaires restent enveloppées dans les ténèbres du **HUIS CLOS**.

Qu'il s'exerce contre nos amis ou nos ennemis, qu'il innocente ou frappe, qu'il soit **COMPLET** ou **PARTIEL**,

LE HUIS CLOS EST UNE INFAMIE

Car le huis clos, c'est la voix étouffée, c'est l'impossibilité pour celui qu'étreignent les griffes judiciaires de présenter librement sa défense ; c'est la lettre de cachet sournoisement rétablie, avec cette circonstance terriblement aggravante : la lettre de cachet avait un caractère nettement arbitraire, le huis clos se couvre des oripeaux de la légalité.

La clameur anarchiste a toujours protesté contre ce mode de jugement ; aussi notre réprobation contre le huis clos, s'appliquât-il à un ennemi, à un officier, reste entière.

Le huis clos, on s'en est servi, on s'en sert, on s'en servira pour condamner les anarchistes ; il a permis de flétrir, de déporter un juif ; demain, on peut le mettre à profit contre les socialistes, les radicaux, les pensées libres, les volontés hautaines, contre tout ce qui vibre, sait et veut.

Ici, on invoquera la raison d'Etat ; là, les intérêts de la patrie ; ailleurs, la saine morale ; partout, la sécurité publique ou nationale. C'est ainsi que, demain, un gouvernement aux abois peut l'appeler à son aide contre tous ceux dont il voudra se débarrasser.

Le huis clos, c'est en conséquence la proscription, la prison, la peine capitale suspendues sur tous.

C'EST ABOMINABLE ! C'EST RÉVOLTANT !!

N'y aurait-il que cette circonstance en la question Dreyfus-Esterhazy qu'il faudrait s'y intéresser.

LE LIBERTAIRE

PRIX D'ENTRÉE : 50 CENTIMES

L'Imprimeur-Gérant : LAFOND, 55, rue d'Hauteville, Paris

Ce placard ne peut être affiché.